95° ANNÉE

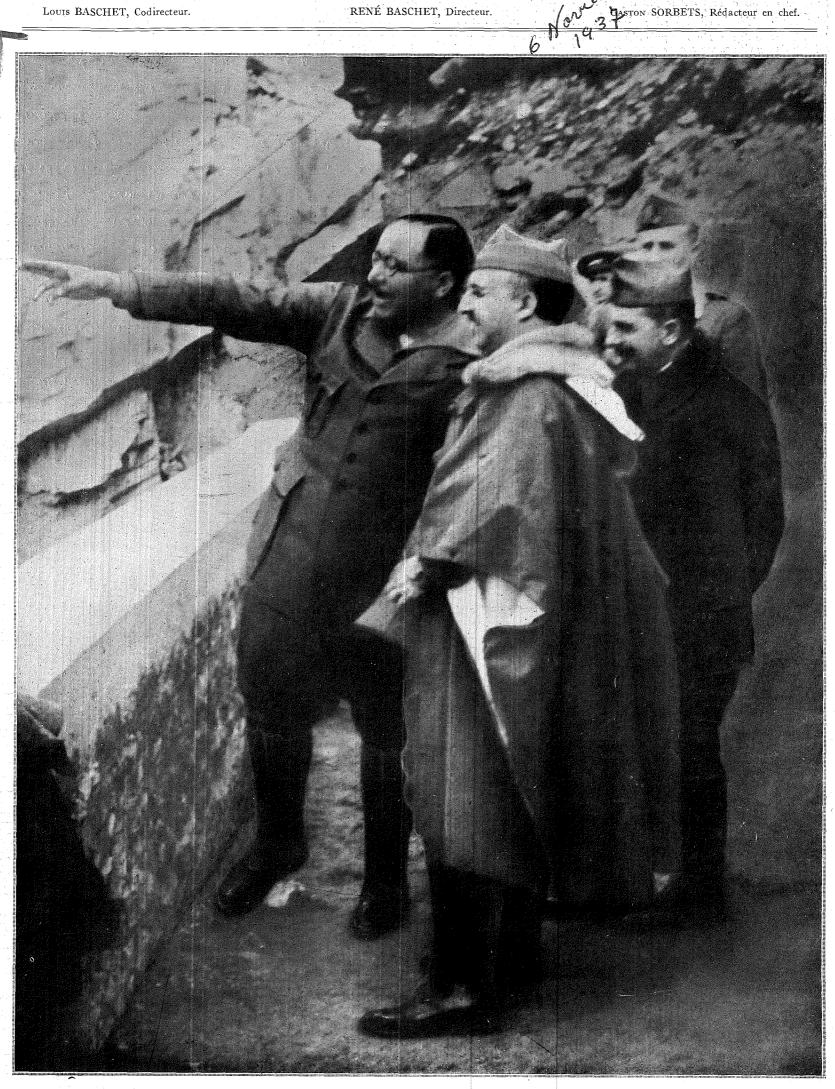
Nº 4940

L'ILLUSTRA

NOVEMBRE

Louis BASCHET, Codirecteur.

RENÉ BASCHET, Directeur.



APRÈS LA CONQUÊTE DES ASTURIES PAR LES TROUPES NATIONALISTES Le général Franco en tournée d'inspection avec les généraux Aranda et Davila. Voir l'article et les photographies pages 288 et 289.

LA CRISE MONDIALE ET LES ÉVÉNEMENTS D'ASIE

L'article que voici, du docteur A. Legendre, de qui l'opinion sur les affaires d'Asie fait depuis long-temps autorité, avait été écrit et nous avait même été envoyé avant qu'éclatent les hostilités entre la Chine et le Japon. Nous le publions sans qu'il soit besoin d'y rien changer, car son auteur, comme on le verra aux dernières lignes, semblait annoncer les événements actuels.

On qualifie souvent d'économique la crise qui frappe actuellement toutes les nations. Est-elle vraiment de cet ordre, c'est-à-dire due surtout à des causes économiques ? N'est-elle pas, au contraire, avant tout d'ordre social, psychique même, les troubles économiques n'étant guère qu'une suite, une résultante ? Depuis vingt-cinq ans environ et surtout depuis la guerre, les Européens, et plus encore les Américains, se sont évertués inconsciemment à désorganiser, donc à appauvrir d'énormes masses humaines, celles de l'Asie en particulier, clientèle de l'Europe, sous le prétexte de les émanciper, de les libérer d'un passé ancestral jugé par ces dogmatiques trop en retard sur leurs idéologies à eux, même les plus folles : croyance à une fraternité de tous les peuples, à une paix prochaine sans limite de durée; la foi aussi dans le concept de l'égalité des races, de leur égalité de potentiel cérébral, et par suite de leur capacité d'évolution. Ces dogmes pour le moins imprudents ont été transposés sous la forme d'interventions de toute sorte, de mesures d'ordre éducatif ou administratif qui ne pouvaient avoir d'autre résultat que de détruire l'équilibre mental et social de ces masses. Et le désordre actuel dans le monde, la révolte grondant partout contre la suprématie de la race blanche proviennent de ce déséquilibre. Or, les troubles sociaux sont toujours générateurs de misère et, par suite, de sousconsommation.

Mais le plus étrange est que ces émancipateurs professionnels, utopistes d'Angleterre (1), de France et des Etats-Unis, se sont imaginé qu'ils s'acheminaient, par l'application de formules vaines, vers la paix universelle, sous l'égide de la Société des Nations. Le sens commun, siiron la science, aurait dû pourtant leur révéler le danger d'une émancipation prématurée pour tant de peuples, encore dans l'enfance ou cristallisés depuis des millénaires dans des traditions et des croyances d'une indiscutable valeur morale et sociale, freins puissants ayant fait leurs preuves, qu'il était de la dernière imprudence de vouloir détruire sous prétexte qu'ils sont archaïques ou n'ont rien de démocratique. Les gouvernants ont laissé faire et la Société des Nations a favorisé cette politique d'aberration.

L'ŒUVRE DU « RÉDEMPTEUR » AMÉRICAIN

L'Américain a été particulièrement ardent

dans cette œuvre néfaste d'émancipation hâtive. Il a en effet une curieuse tendance à s'imaginer que ses concepts politiques et sociaux, ses croyances même, sont facilement assimilables par tous les peuples, quel que soit leur âge biologique et même quel que soit l'état de leur culture. Wilson donna le branle avec le dogme de la « self-determination ». Ce fut une sorte de délire humanitaire, la croyance soudaine à la possibilité d'une transformation magique des peuples attardés.

Les plus ardents de ces nouveaux croisés, de ces « uplifters » (rédempteur), furent des groupes religieux de l'Amérique protestante. Des années durant, ils ont chevauché les nuées, cherché à réaliser l'irréalisable, en cette très vieille Chine notamment où ils ont prétendu transformer l'âme ancestrale, la faire évoluer au commandement. Et ainsi, traditions, croyances, vie familiale, autorité paternelle jugée trop absolue, tout fut sapé, miné, sous le fallacieux prétexte de « civiliser » à notre image. Y a-t-il moyen plus radical de détruire l'ordre établi? La femme chinoise fut spécialement visée: il fallait la libérer de ce que les « uplifters » qualifiaient de « servage familial ». Libérée, elle l'est de plus en plus, mais à quel prix! Jamais la moralité publique ou familiale n'est tombée aussi bas. Aussi tout l'édifice social et économique s'en trouve-t-il ébranlé, disloqué. C'est un écroulement. C'était inévitable. Notre morale, notre système familial, qui devaient faire merveille, ne peuvent remplacer les traditions, les vieilles disciplines : elle est trop haute, trop abstraite pour eux, cette morale, et notre discipline familiale, trop lâche. Aussi nos concepts incompris prêtent-ils à toutes les licences, poussent-ils aux pires désordres surtout chez les ieunes, les étudiants. Toute évolution psychique ne se réalise que lentement, graduellement : c'est une loi de nature, rien ne saurait prévaloir contre elle. A la violer, on n'aboutit qu'à exalter les instincts, les tares organiques. Dans le tréfonds de son âme. l'éducateur étranger a voulu être un bienfaiteur, un rédempteur, et dans la dure réalité il n'a réussi qu'à se révéler un naufrageur social. Il a même détruit la piété filiale en Chine, cette piété qui a été la suprême force, la clef de voûte de l'édifice social depuis les temps les plus reculés. « A bas la famille! » clame aujourd'hui l'étudiant. S'il est, en la patrie de Confucius, une parole sacrilège, c'est bien cellelà. Pour qui connaît l'ancien empire, son respect mystique de la famille, cette odieuse condamnation de la cellule sociale est un grave signe des temps et une brutale réponse à ces éducateurs européens et américains qui nient la possibilité d'une bolchevisation de la Chinc.

L'ACTION DU « RÉDEMPTEUR » MOSCOVITE

Si l'Inde et l'Indochine sont moins atteintes que la Chine, elles le doivent à la présence de leurs protecteurs, jusqu'ici vigilants, et le mal y est pourtant déjà grand.

D'autant plus que l'action de Moscou est venue s'ajouter à l'œuvre de dissolution trop bien commencée par les humanitaires, les « uplifters » professionnels; et cette action n'a fait que s'amplifier depuis 1925 par l'inertie des gouvernants.

Jamais, peut-on dire, pareil flot d'illusions et de mensonges n'avait encore battu en brèche les positions de la race blanche en Asie, menacé son rôle nécessaire de pionnier et de tuteur. Moscou y apparaît comme le « rédempteur », le nouveau Messie pour d'énormes masses humaines, pour 800 millions d'Asiatiques si pauvres dans l'ensemble. Il suggère des espoirs insensés, je ne sais quel âge d'or. Il flatte tous les instincts, tous les appétits des masses, leurs

vagues aspirations aussi, par la promesse de l'égalité avec le riche, le puissant, suprême flattérie pour l'Asiatique dont l'orgueil est sans bornes, qu'il soit coolie ou mandarin. Examinons maintenant, du point de vue politique et économique les affets des deux grandes

Examinons maintenant, du point de vue politique et économique, les effets des deux grandes influences mises en jeu : d'action démocratique et d'action moscoutaire.

LA MILITARISATION DE LA CHINE

La Chine s'arme rapidement, devient une nation militaire. Le gouvernement de Nankin, en 1933, a décrété la conscription pour toute la Chine. Or, elle possède déjà plus de 2 millions de mercenaires, sans compter les brigands organisés et l'armée communiste des « Jacques ». Le toukiun Tchang Kai Chek compte à lui seul 600.000 reîtres à sa solde, qu'il qualifie « soldats nationaux ». Pour donner toute efficacité au système de la conscription, l'instruction militaire a été déclarée obligatoire dans chaque école, collège ou université. La connaissance des principes de l'art de la guerre figurera même sur le programme d'admission aux grandes écoles.

Bref, ce pays, dans son ensemble, est devenu la proie du militarisme et non moins du communisme. Mais qu'on songe à l'énormité des armées qui peuvent être mobilisées, armées que couve Moscou et qu'elle a déjà tant contribué à organiser en 1925 et plus tard. Vorochilof aime à les appeler ses « troupes de choc » contre le Japon. Il y a aussi l'Allemand devenu l'instructeur des recrues de Tchang Kai Chek. Quelle réserve de hordes inépuisable!

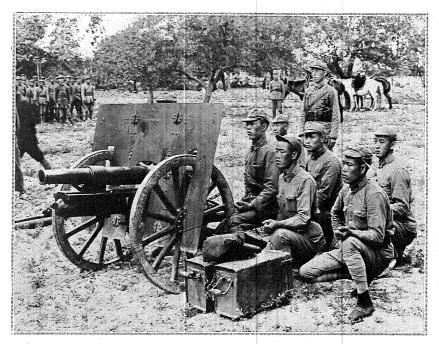
L'EXPÉRIENCE DU KOUO MING TANG

Mais d'où dérive cette régression de la Chine, ce retour à la féodalité ? De l'expérience politique extravagante qu'en 1911 a tentée le parti Kouo Ming Tang sous la poussée ardente d'émancipateurs anglais et américains. Ce parti n'a-t-il pas prétendu passer brusquement de l'âge patriarcal à l'âge démocratique, faisant donc fi des lois de l'évolution humaine! L'expérience est concluante depuis l'année 1928 où, les Etats-Unis ayant reconnu le clan dit « nationaliste », toute une presse pacifiste dont on ne compte plus les dupes en Europe proclama bruyamment l'apparition d'une ère nouvelle en Chine : la stabilité dans l'unité et enfin le bonheur pour le pé sinn ou peuple chinois. La réalité, on la connaît : la guerre civile, l'anarchie solidement établie et la famine devenue chronique, annuelle; une tyrannie plus lourde qu'à aucune époque. Toute une énorme masse humaine révèle au monde sa poignante détresse, clame son angoisse sous le talon brutal de millions de reîtres et de bandits. Dans son désespoir, elle ne souhaite, ardemment, ni plus ni moins que l'intervention de l'étranger, des grandes nations, pour la débarrasser de ses tyrans. Dans le Nord, dans les cités et les campagnes qui furent occupées ou surveillées en 1900, lors de la révolte des Boxers, par le corps expéditionnaire des

grandes puissances, dans ces provinces une question anxieuse est posée par le peuple aux Européens : « Est-ce que les étrangers ne vont pas revenir mettre l'ordre dans notre pays ? La paix régnait si complète sous leur loi! » Bien mieux, l'Armée du Salut, étant allée s'établir en Chine ces dernières années, reçut aussitôt des demandes pressantes de diverses régions, demandes d'une vigoureuse action. Ces pauvres Chinois prenaient l'Armée du Salut pour une armée de secours européenne!

UN ÉTAT SOVIÉTIQUE DANS L'ÉTAT CHINOIS

Mais, dans la situation présente, il est un fait nouveau d'une dangereuse portée, c'est l'existence d'un véritable Etat soviétique dans l'Etat chinois. S'il s'est créé et développé, c'est par la faute du régime, dit « républicain », de Nankin, si odieux que des millions de



Artilleurs chinois communistes.

(1) J. O. P. Bland, dans son livre si instructif: China — The pity of it, dénonce les lourdes fautes de ces utopistes.

QUE SE PASSE-T-IL AUX CANARIES?

par J.-A. DUCROT, envoyé spécial de « L'Illustration ». (Voir notre précédent numéro.)

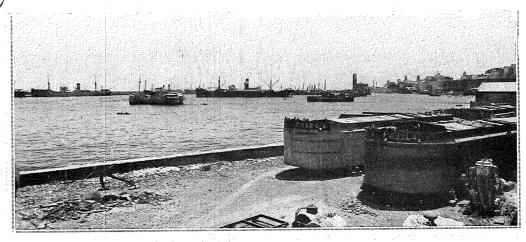
LA FORMATION DE LA PHALANGE

D'un côté comme de l'autre, chez les rouges comme chez les nationalistes, les nouveaux maîtres ont vu accourir au secours de la victoire des convertis plus ou moins sincères, anxieux de racheter leur tiédeur passée en tirant parti de la situation nouvelle. Les phalangistes, presque partout, étaient fort peu nombreux, car il y avait à appartenir à leurs rangs plus de dangers que d'avantages. Du jour au lendemain, ils ont dû recevoir et encadrer une foule de néophytes dont beaucoup revenaient de loin, à tel point que la composition actuelle de leurs formations peut faire penser à celle des fameux pâtés : moitié, moitié, une alouette, un cheval. Les purs, les ouvriers de la première heure, doivent craindre de se voir déborder par les derniers venus. D'autant plus que bon nombre des plus enthousiastes sont naturellement partis au front dès le début, que beaucoup se sont fait tuer et ont laissé des vides qui n'ont pas toujours été comblés avantageusement. La présence de ces « évadés à l'intérieur » pourrait, le cas échéant, modifier dangereusement l'esprit de la phalange. Ses inconvénients sont compensés dans une certaine mesure par le fait que ces rassemblements permettent une surveillance plus facile que celle qu'il faudrait exercer sur des individus dispersés et abandonnés à euxmêmes. Mais ils augmentent les difficultés pouvant provenir de la fusion récente des organisations de « requetes », à tendances nettement monarchistes et traditionnelles, avec les organisations purement phalangistes, à tendances syndicalistes, antibourgeoises, anticapitalistes.

LE SORT DES DÉTENUS ET CONDAMNÉS POLITIQUES

Au mois de mai dernier, une quarantaine de condamnés politiques canariens envoyés en Mauritanie, à Villa Cisneros, ont réussi à s'emparer d'un vapeur et à fuir à Dakar. Je doute fort que les autres détenus des îles puissent espérer pareil coup de chance. Tous ceux qui sont en surnombre et qu'on n'a pu loger sont confinés, au nombre de 240, à bord de deux vieux petits caboteurs ancrés dans un coin du port de Santa Cruz. Les condamnés à moins de six ans, les suspects, tous les individus qui attendent de passer en jugement sont rassemblés dans deux camps que j'ai visités de fond en comble. Le premier se trouve à Gando, au sud de la Grande Canarie, tout près du terrain d'aviation qui vit Franco prendre son vol. Il est installé dans un ancien lazaret désaffecté, au bord de la mer. Des dunes de pierre ponce pulvérisée l'entourent. Un vent incessant fait tournoyer la fine poussière qui brûle les yeux comme poudre

b for dilleustration



Dans le port de Santa Cruz: au centre, deux petits bateaux-prisons où sont gardés 240 prisonniers politiques.

d'émeri. Elle oblige les 800 détents à porter de grosses lunettes de casseurs de pierre. Ils sont groupés par chambrées assez spacieuses et remarquablement bien tenues. Ils sont au large et travaillent chacun suivant ses goûts et ses moyens intellectuels. Une fois par semaine ils peuvent recevoir du linge propre et des vivres de leur famille. Ils peuvent écrire, recevoir des lettres et des visites bihebdomadaires. Leur nourriture est satisfaisante. Ceux qui ne s'en accommodent pas peuvent se faire ravitailler tous les jours. L'état sanitaire est bon, et les gardiens, des militaires, ne sont pas de féroces gardes-chiourmes.

Les prisonniers du camp de Fyffes, à Ténérife, sont soumis au même régime. Ils sont en aussi bon état physique apparent, mais beaucoup plus malheureux, car très mal logés. Un peu plus de 1.000 hommes s'entassent dans trois hangars qui portent le nom de la marque de bananes à laquelle ils appartenaient. On dirait un campement de rescapés improvisé à la hâte après un tremblement de terre. Pour pouvoir circuler un peu pendant le jour, les hommes sont obligés de faire de gros tas avec leurs paillasses, leurs bagages, leurs provisions. Ils sont littéralement les uns sur les autres et, dans cette pénible promiscuité, il y en a parmi eux qui attendent depuis plus d'un an d'être jugés, condamnés ou relâchés!

Dans les deux camps, les représentants des professions libérales sont en minorité. Au total, quatre douzaines de médecins, pharmaciens, avocats. Autant de fonctionnaires, commerçants et ingénieurs. Les instituteurs et pédagogues sont trois fois plus nombreux.

Passer en revue 2.000 malheureux au crâne rasé, au garde-à-vous, entourés de mitrailleuses braquées, sentir peser sur votre nuque leurs regards brûlants, deviner leurs pensées en voyant les visages tendus, haineux, les yeux fixes des uns, les sourires tristement obséquieux des autres,

voilà de quoi faire de ces visites d'affreuses corvées professionnelles. J'étais encore sous le coup de la dernière lorsque je rencontrai un vieillard accueillant auquel je confiai mes impressions. C'était un Basque de Bilbao. Il m'écouta sans mot dire et, avant de me répondre, m'apprit qu'il portait le deuil de 17 membres et alliés de sa famille, de tout âge et des deux sexes, massacrés par les rouges.

« Etes-vous sûr, me dit-il, que ceux que vous plaignez auraient mieux traité leurs prisonniers s'ils avaient été les maîtres? Croyez-vous que les détenus civils, les otages livrés à une populace cruelle, les malheureux qui, par milliers, ont été dépecés et brûlés vifs dans tant de villes dites gouvernementales n'auraient pas bien volontiers échangé leur sort contre celui de ces hommes? » Je n'ai rien trouvé à répondre à ce vieil homme vêtu de noir.

LE NOUVEAU RÉGIME

On peut être envoyé à Gando ou à Fyffes pour toutes sortes de motifs. Ce serait une erreur de croire qu'on n'y rencontre que des hommes du Frente popular. On y expédie très volontiers des bourgeois qui ont cru pouvoir abuser de la situation, des défaitistes, des bavards, des spéculateurs, de mauvais patrons. Aucun des avantages acquis par les travailleurs avant le mouvement ne leur a été retiré. Aucune des lois sociales n'a été mise en sommeil. Il faut souhaiter que les autorités des Canaries continuent à pouvoir citer beaucoup d'exemples comme le suivant : trois frères, de riches planteurs de tomates de Teyde, l'antique capitale des Guanches, avaient voulu licencier sans motif un de leurs contremaîtres plusieurs mois avant el movimiento. Fort de son droit, le contremaître s'était défendu. Il les avait obligés à le garder à leur service. Dès le lendemain du 18 juillet, croyant tenir leur ven-



La distribution de soupe aux 800 détenus politiques du camp de Gando (Grande Canarie).

Photographies Ducrot.



L'entrée du camp de Fyffes à Santa Cruz de Ténérife.

Les ballots entassés près de la guérite et attendant d'être visités contiennent du linge et des vivres envoyés par les familles aux détenus.



Départ de jeunes recrues canariennes pour la Péninsule.

geance, ses patrons l'avaient dénoncé aux autorités comme un militant révolutionnaire dangereux. Envoyé à Gando, il y demeura trois mois. Enfin, son cas fut examiné. Il put prouver son innocence et les véritables motifs de la dénonciation. Ses persécuteurs furent condamnés à lui verser une forte indemnité, à payer une amende de 10.000 pesetas chacun, et le plus coupable vint prendre sa place au camp de concentration. Naturellement, l'histoire a fait le tour des îles et, comme elle n'est pas la seule de ce genre, elle a fourni utile sujet de réflexion à tout le monde dans un pays où, malheureusement, peu de gens paraissent avoir eu l'esprit social tant que la plus cruelle des nécessités ne s'est pas chargée de bousculer les égoïsmes.

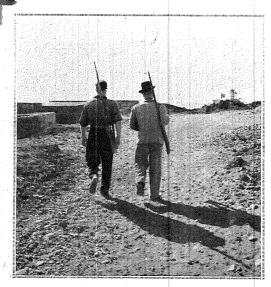
Les champions du nouveau régime ne veulent à aucun prix que le rétablissement de l'ordre soit compris comme un simple retour en arrière. Ils sont très fiers de pouvoir dire que jamais les lois en faveur des travailleurs n'ont été plus rigoureusement appliquées, jamais les infractions commises par les employeurs n'ont été sanctionnées par des amendes plus lourdes, même sous le règne des syndicats ouvriers extrémistes. C'est de la surenchère si l'on veut, mais ce sont les classes laborieuses qui en bénéficient. Non seulement des chantiers ont été ouverts partout pour lutter contre le chômage, mais des œuvres de toute sorte s'ingénient à porter secours à la misère, aggravée par la baisse croissante des exportations. Coopératives gérées directement par les membres des nouveaux syndicats, restaurants populaires, logements à bon marché, dispensaires, toutes ces créations font d'autant plus d'effet qu'elles partent de zéro. Avant le mouvement, il n'existait rien ou à peu près rien de ce genre, même dans les deux capitales. Les politiciens avaient fait miroiter de grands projets. Pratiquement, leur activité s'était bornée, sous prétexte de laïcisation, à combattre ou à fermer les portes des quelques œuvres catholiques existantes.

Est-ce à dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes? Certes non. Le fait seul que toutes ces innovations datent de si peu de temps et qu'il ait fallu un tel cataclysme pour les faire fleurir donne une idée de leur fragilité, de leur caractère improvisé et, en quelque sorte, artificiel. Ce n'est pas du jour au lendemain, même en employant les grands moyens, qu'on peut changer la mentalité d'une population, faire comprendre aux uns qu'ils doivent aider les autres, que c'est un devoir absolu et que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne; et à ceux qui reçoivent de l'aide qu'ils n'ont pas à se croire humiliés pour cela, ni à conclure que ce qu'ils recoivent n'est qu'une mesquine restitution faite à contre-cœur et bien négligeable en comparaison de celle à laquelle ils auraient droit et qu'ils auraient pu obtenir revolver au poing.

Bien entendu, toutes ces œuvres coûtent cher.

Leur budget s'ajoute à celui de la guerre qui déjà est lourd. Il est assuré par des contributions qui, en principe, sont toutes volontaires et par mille procédés ingénieux qui drainent l'argent indispensable: vignettes qu'il faut payer chaque fois qu'on prend un paquet de cigarettes, ou un billet de cinéma, ou un verre au café, quêtes de toute sorte, ramassage de l'or, des bijoux, timbres de surtaxe, loteries et galas patriotiques. Et puis, il y a chaque semaine un jour sans dessert, un autre jour à plat unique. Il y a les impôts toujours volontaires — sur les salaires : un jour de paie par mois pour les personnes gagnant moins de 333 pesetas, deux jours pour celles qui gagnent davantage. Dans les deux cas, l'employeur est tenu de verser une contribution « volontaire » égale. Toutes ces souscriptions et contributions sont-elles vraiment aussi volontaires qu'on me l'a affirmé? Ce serait vraiment trop beau, et pour le croire il ne faudrait pas lire des annonces dans le genre de celle-ci : « M^{me} X... (ici le nom d'un richard quelconque), s'étant signalée par son égoïsme et n'ayant pas contribué dans la mesure de ses moyens à notre mouvement sauveur, est condamnée à une amende de... milliers de pesetas. » Ou, plus souvent, dans les gazettes locales, il ne faudrait pas voir s'allonger de belles listes précédées de ce préambule : « Liste des amendes infligées par S. E. le gouverneur civil aux personnes qui n'ont rien donné, ou dont les contributions ne sont pas en rapport avec les ressources, à l'œuvre : « Jour du plat unique », de telle à telle, date (à suivre)... »

Ces défaillances dans un pays dont l'économie traverse une crise aiguë sont trop naturelles pour faire oublier les manifestations spontanées d'une extrême bonne volonté qui apparaît dans toutes les classes de la société. Les îles ont fourni de



Deux phalangistes en tournée de surveillance.

grand cœur l'effort qu'on leur demandait. J'en ai eu la meilleure preuve en observant les jeunes soldats canariens et leurs familles au départ d'un important contingent. J'ai passé avec eux en mer cinq jours et cinq nuits dans des conditions d'inconfort qui auraient pu excuser quelques plaintes. Leur bonne humeur, leur docilité ont fait mon admiration. J'ai donc pu quitter les îles parfaitement fixé sur leur soi-disant agitation, sur la soidisant terreur qui y régnerait. Sur ces deux premiers points de mon enquête, l'image qui résume le mieux, symboliquement, mes impressions est celle d'un phalangiste canarien que i'ai vu un beau soir de juillet montant la garde devant la mairie de son village: il était en pyjama! Dans cet accoutrement, avec son gros fusil, il ne lui manquait plus que le classique casque à mèche pour entrer tout vif dans un nouveau chapitre de l'immortel Don Quichotte.

INFLUENCES ÉTRANGÈRES AUX CANARIES

Mais je n'ai pas été envoyé aux Canaries uniquement pour m'assurer qu'on ne s'y égorgeait pas à l'ombre des bananiers. Au point de vue strictement français, il importait beaucoup plus de savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans certaines rumeurs. Dans l'état présent de tension internationale, et quel qu'en pût être le motif avoué, l'installation de bases navales et aériennes dans l'archipel par des nations étrangères ne pouvait faire bon effet. Et c'est pourquoi certains se sont ingéniés à en répandre la nouvelle, pourquoi je suis heureux de pouvoir la démentir sans hésitation.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'Italiens, mais il y a toujours beaucoup d'Allemands aux Canaries. Leur colonie demeure la plus nombreuse avec la colonie anglaise. Elle n'a pas augmenté depuis un an. Tout au contraire, elle a diminué. La crise économique a contraint les autorités à expulser tous les étrangers dont les contrats de travail n'étaient pas en règle, et parmi eux nombre d'Allemands. Beaucoup de ceux ci étaient des réfugiés politiques, notamment des Juifs qui avaient fui le régime hitlérien. Quelques-uns avaient pris part aux troubles qui précédèrent le mouvement. Ils ont été renvoyés en Allemagne. Ceux qui demeurent se tiennent cois ou emboîtent le pas sans se mêler à la politique locale, tout au moins directement.

Il y a des observateurs, il n'y a pas, il n'y a jamais eu de militaires étrangers dans l'archipel. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de bases militaires, aériennes ou navales étrangères installées, ni avions, ni hydravions, ni sous-marins, ni bateaux de guerre quelconques pouvant en quoi que ce soit modifier sa valeur stratégique ou le rôle qu'il pourrait être appelé à jouer en cas de drame international soudain déclenché. Il n'y a pas même, comme dans la Péninsule, d'instructeurs étrangers chargés de former officiers et sous-officiers. Les seuls aviateurs étrangers, les seuls avions non espagnols appartiennent à la Lufthansa, compagnie postale allemande qui assure la liaison Europe-Amérique du Sud (*).

Tout le monde sait que les sous-marins allemands, pendant la grande guerre, ont profité dans la mesure du possible des occasions qu'ils avaient de venir furtivement s'abriter et embarquer des vivres frais dans les criques tranquilles qui ne manquent pas plus aux Canaries que dans le reste du monde. Cela leur a coûté cher parfois, et ce précédent n'est pas une raison suffisante pour qu'on en déduise qu'aujourd'hui s'installent à loisir des dépôts redoutables, bien compromettants, difficiles à tenir secrets et, au surplus, parfaitement inutiles. Les Canaries, habitées par tant d'étrangers, ne sont pas des îles écartées, faciles à rendre inaccessibles aux curieux, comme les trop mystérieuses Bissagos.

S'il n'est pas question de préparatifs inquiétants et secrets aux Canaries, là comme dans la Péninsule apparaissent les effets de certaines propagandes politiques étrangères qui inspirent le mouvement phalangiste. La croix gammée hitlérienne et le faisceau italien encadrent les trois flèches, les nationalistes fascistes se donnent la main face aux internationalistes révolutionnaires. Les chemises bleues espagnoles copient les chemises brunes et noires. Reste à savoir dans quelle mesure

^(*) Nous croyons bon de noter que l'enquête de notre collaborateur date de juillet-août.

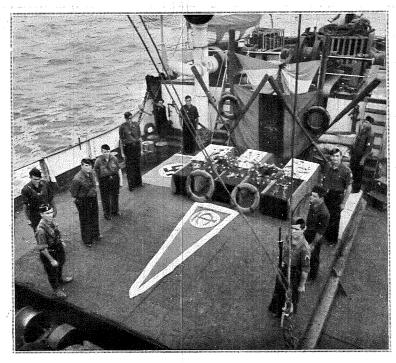
8 Noviembre 1937

les écoliers écoutent les leçons de leurs maîtres, pendant combien de temps ils voudront bien se considérer comme des écoliers. Ce qui convient aux guerriers disciplinés de la Germanie, à leur instinct grégaire, ce qui peut galvaniser les fils de la Louve n'est pas forcément ce qui peut le mieux convenir aux Espagnols individualistes et davantage portés à se déchirer entre petits clans qu'à entreprendre une longue tâche collective. Ils se lasseront vite de toutes les tutelles, trouvent tous, quels qu'ils soient, qu'on se mêle beaucoup trop de leurs affaires et sont bien trop fins pour ne pas se demander ce que coûtent les collaborations les plus désintéressées en principe. Aucun Espagnol ne peut supporter sans peine d'être commandé par un officier russe, italien ou allemand ou de quelque nationalité que ce soit. Quand on lui met entre les mains un bréviaire politique étranger, il peut le trouver très intéressant, cela ne l'empêchera pas de demeurer lui-même. Les parades, les uniformes, les grandes organisations qui étouffent l'individu et l'empêchent de goûter comme il l'entend la douceur de vivre — tout ce qui caractérise

les régimes totalitaires — ne paraissent guère de nature à lui plaire longtemps. Le plus tôt il le pourra, le plus tôt il se livrera à une véritable réaction qui sera à coup sûr xénophobe. Ceux qui l'observent en ce moment peuvent déjà remarquer que, sur les champs de bataille, il apprend à juger beaucoup plus qu'à aimer et estimer ses alliés. Surtout lorsqu'ils ont commis l'imprudence de froisser son amour-propre très sensible en arrivant comme des matamores et en prétendant lui apprendre à guerroyer. D'autre part, lui-même les exaspère facilement par ses défauts et ils ne peuvent s'empêcher de le lui laisser sentir. Pour toutes ces raisons, l'Espagne restera l'Espagne. Elle ne se laissera jamais prendre en remorque. A une condition toutefois, c'est qu'après la saignée qu'elle subit il lui reste assez de forces pour réagir. Tout ce qui peut être échafaudé en ce moment n'a qu'un caractère d'essai. Ne sont définitives que les destructions, et c'est ici qu'il faut voir la menace de l'avenir. L'Espagne, après une longue période d'engourdissement, puis d'anarchie, était dès avant cette guerre un pays qui, du haut en bas de l'échelle sociale, manquait d'hommes instruits, utiles, dévoués à la collectivité. Le peu qu'elle en avait est en train de se faire tuer. La guerre dévore comme toujours les individus les plus énergiques, les plus désintéressés, les plus braves et les plus jeunes. Elle mobilise dans toutes les branches de l'activité les spécialistes les plus compétents. En France, lorsque la guerre a demandé le sacrifice des meilleurs, nous avons vu quel vide ils ont laissé. L'aprèsguerre a été pour nous un drame. Elle promet d'en être un beaucoup plus grave encore pour la malheureuse Espagne, moralement, intellectuellement, aussi bien sinon davantage qu'économiquement. Quel que soit le vainqueur, il trouvera un sol empoisonné par des haines inexpiables dont ma conversation avec un vieux Basque a pu donner une faible idée. Il devra demander hors des frontières les crédits, les cadres qui lui manqueront. Ce sera une nouvelle occasion pour faire de la Péninsule un objet de rivalités internationales. Pour le moment abcès de fixation au flanc de la vieille Europe enfiévrée, même si médecins et chirurgiens parviennent à circonscrire le mal l'Espagne promet de leur donner pendant longtemps encore de terribles soucis.

LES FRANÇAIS AUX CANARIES

La colonie française y est très peu nombreuse. Depuis le début du mouvement, nos compatriotes font tout ce qu'ils peuvent pour « tenir », mais je dois dire que je les ai laissés dans un état d'esprit voisin de celui que j'ai signalé chez les colons de notre Afrique du Nord. Ils se sentaient abandonnés à leurs propres forces, sacrifiés, comme s'ils devaient expier la faute d'avoir essayé de faire quelque chose hors de France. Ils renon-



Le retour de trois médecins canariens, parmi lesquels un père et son fils tués dans une salle de l'hôpital de Cordoue par une bombe d'avion. Autour des cercueils, des phalangistes montent une garde d'honneur.

çaient à comprendre une politique sentimentale dont la vanité leur apparaissait trop clairement et dont ils étaient les premiers à faire les frais.

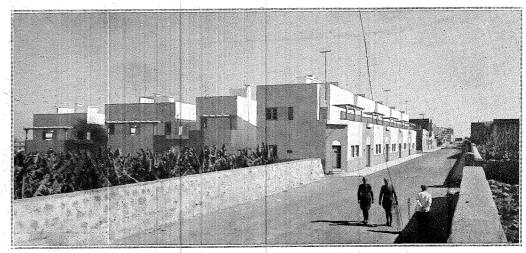
On aimerait dans certains milieux à faire croire qu'en Espagne nationaliste tous nos compatriotes ont à subir les effets d'une francophobie systématique et déclarée. La vérité est qu'en Espagne nationaliste tout Français est a priori suspect aux yeux de ceux qui reprochent au gouvernement français de Front populaire d'avoir fourni des hommes, du matériel, toutes sortes d'aides au Frente popular. Mais eux-mêmes ont les meilleures raisons de savoir que tous les citoyens d'un pays ne sont pas responsables de l'attitude d'un parti au pouvoir, et tous ceux qui sont allés au front savent que, s'il y a des Français parmi les miliciens internationaux qui défendent Madrid, dans les rangs de ceux qui combattent au service des idées traditionnelles il y a également d'autres Français. La présence de ces compatriotes corrige les effets de la propagande antifrançaise alimentée par les agences étrangères qui se plaisent à exagérer toutes choses qui peuvent nous être nuisibles et à représenter la France comme entièrement acquise au marxisme, à la veille d'être à son tour en proie à la guerre civile.

Tous les quotidiens ont raconté les incidents qui ont marqué la dernière escale du vapeur Maréchal-Lyautey à Las Palmas en juillet dernier. J'en ai été témoin, j'ai vu quelle impression déplorable ils ont produite. La loi internationale condamnait formellement l'équipage qui les avait provoqués, les autorités locales s'étaient montrées très patientes et conciliantes. Néanmoins, en appareillant, les coupables avaient annoncé qu'à dater de ce jour aucune ligne régulière française ne relâcherait plus aux Canaries et leur décision a été ratifiée à Paris. C'est tant pis pour le pres-

tige, le commerce de notre pays, c'est tant mieux pour nos rivaux. Le commerce français avec les Canaries n'était plus très florissant. Mais notre trafic d'exportation est-il tellement en hausse que nous puissions d'un cœur léger abandonner un marché qui nous prenait tout de même quelques bons millions de marchandises? Plus de bateaux français à Las Palmas et à Ténérife, cela veut dire un coin du monde qui nous oublie, des liens précieux qui se dénouent, quelques milliers de paysans, d'ouvriers, d'artisans français qui ne vendront plus leur paille, leurs vins, leurs parfums, leurs articles de luxe. Autant de gagné pour les marins, les marchands allemands, pour l'influence allemande. Si nous avons quelque chose à craindre de sa part, est-ce vraiment le meilleur moyen de lutter contre elle que de lui céder volontairement les positions acquises? J'ai rencontré aux Canaries comme dans le reste de la Péninsule de vrais amis de la France, connaissant, aimant notre pays, nos ressources, notre langue, désireux de cultiver nos affinités latines. Avec tous les membres de notre colonie, ils m'ont raconté comment depuis un an

ils devaient lutter, s'ingénier pour maintenir le contact. Leur situation financière oblige les nationalistes espagnols à contrôler très strictement les importations, à éviter tout achat sans contre-partie. Si on le voulait, ceci n'empêcherait pas le maintien d'un certain trafic qui, au moins, permettrait à nos commerçants de se cramponner en attendant des jours meilleurs. Ils font pour cela des efforts désespérés; par exemple, la seule maison étrangère qui, actuellement, dans l'archipel consente à signer des contrats stipulés en pesetas « franquistes » est une maison française. Pourquoi semble-t-on chez nous préférer ignorer ou contrarier par principe ces efforts? Est-il normal et profitable que nos commerçants installés en territoire nationaliste soient obligés d'user de ruses compliquées et coûteuses pour faire entrer ou sortir leurs marchandises en échappant au contrôle exercé dans nos ports par les dockers qui se refusent à charger ou décharger toute cargaison à destination ou en provenance des ports « fascistes »? Ne peut-on pas faire comprendre à nos marins qu'un bateau à l'étranger est toujours plus ou moins une ambassade flottante? Son équipage fait juger le pays auquel il appartient. Quand le courrier de France n'arrive plus à cause de grèves, quand les cambusiers prennent la place du capitaine et soulèvent des incidents ridicules, quand les moutons crèvent ou que les primeurs pourrissent sur les quais d'Afrique parce que le désordre règne dans notre marine marchande, les Français d'outre-mer se sentent plus seuls, moins fiers. Ils ont le cœur douloureusement serré, et il y a quelques millions d'individus de plus qui sont tentés de croire ceux qui leur répètent avec une joie féroce qu'il y a quelque chose de détraqué en France...

Jean-A. Ducrot.



Habitations à bon marché construites depuis un an à Santa Cruz de Tenérife.



Une relève de troupes nationalistes dans le brouillard, sur le front d'Aragon.

L'ESPAGNE ET LES PUISSANCES

Divers indices semblent présager une recrudescence prochaine d'offensives en Espagne. Il est naturel, en effet, que le général Franco, maintenant que la conquête des Asturies est à peu près terminée et que la côte septentrionale est entre ses mains, profite de la libération d'importants effectifs pour porter ailleurs son effort. C'est ce qui justifie les concentrations de troupes auxquelles il procède sur le front d'Aragon.

Pendant ce temps, la question espagnole a continué à faire l'objet des négociations des puissances et à alimenter les controverses du comité de Londres qui a tenu de fréquentes et longues réunions, notamment les 19, 20, 22, 26 et 29 octobre. Ces réunions ont, une fois de plus, suscité

tour à tour d'encourageants espoirs d'entente et de fâcheuses déceptions. Il semble néanmoins que ces interminables discussions ne seront pas inutiles et qu'elles finiront par aboutir à un résultat favorable.

Lorsque s'est ouverte la réunion du 19 octobre, le sous-comité avait à discuter non point le plan britannique du 14 juillet, sur lequel il avait été impossible, précédemment, de se mettre d'accord, mais les propositions nouvelles formulées par l'ambassadeur de France, M. Charles Corbin, le 16 octobre. Ce fut donc avec quelque surprise qu'on entendit, le représentant de l'Italie, M. Grandi, demander qu'on ne tînt point compte du projet français, pour revenir, purement et simplement, à l'examen du projet anglais. Cette attitude pouvait apparaître comme une manœuvre

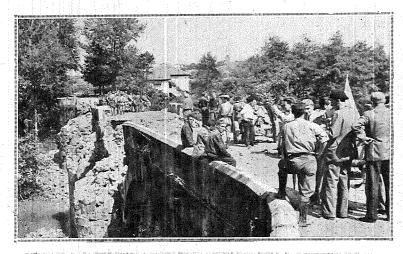
d'obstruction, et les observations ironiques présentées par le délégué soviétique, M. Maisky, sur la politique de non-intervention ne contribuèrent point à éclaircir l'atmosphère. Néanmoins, le lendemain, à la suite des contacts qui avaient eu lieu entre délégations en dehors des séances et sans doute aussi des instructions nouvelles venues de Rome, M. Grandi se montrait plus conciliant.

Rome renonçait à réclamer la priorité pour les droits de belligérance, acceptait l'envoi en Espagne d'une commission internationale chargée d'évaluer le nombre des combattants étrangers et adhérait au principe d'un premier retrait symbolique. Un certain optimisme renaissait. Il ne devait pas durer longtemps, car dès la séance suivante, le 22, le sous-comité devait se reconnaître impuissant à traduire en résolutions les points théorique-





Visions de guerre dans les Asturies, en avant de Cangas de Onis. - Phot. Jacquemin.



Un avant-poste nationaliste non loin de Gijon.



Une rue d'Oviedo. — Phot. Koutschoum.



Relève dans les Asturies à 2.000 mètres d'altitude.



Entrée dans la ville des premiers détachements nationalistes.

Phot. Nyt. Après la prise de Gijon.

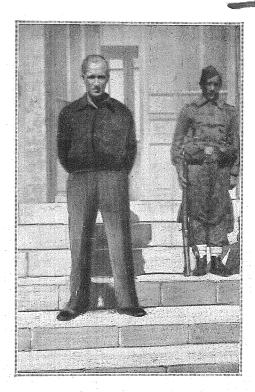


Dans les quartiers en ruine de Gijon : aux fenêtres demeurées intactes pendent des draps de lit en guise de drapeaux blancs. - Phot. Keystone.

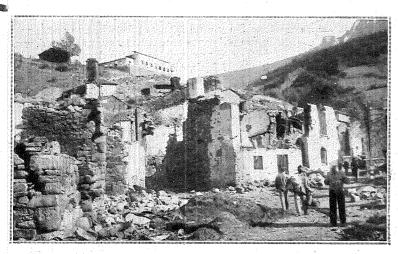
ment acquis. Deux nouvelles difficultés avaient surgi: l'Italie prétendait exiger que toutes les décisions fussent prises à l'unanimité, toute abstention étant considérée comme un vote contraire; or, il fallait prévoir que la Russie, sans voter contre, s'abstiendrait. De son côté, le délégué soviétique refusait d'envisager l'octroi des droits de belligérant avant le complet retrait des volontaires.

Tout était ainsi remis en question. On dut se borner à rédiger une note, résumant les différents points du débat, et à la soumettre aux gouvernements intéressés avant de reprendre le travail de Pénélope du comité. Les réponses étant parvenues, le sous-comité siégea cinq heures, le 27, sans

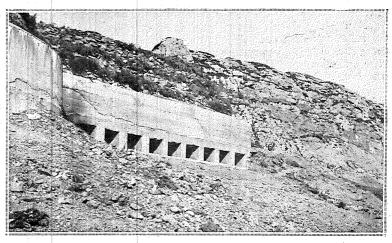
publier à son issue de communiqué, ce qui a été considéré comme un symptôme favorable. En fait, sur les neuf puissances présentes, huit étaient à peu près d'accord. L'Italie avait renoncé à son idée d'acceptation unanime. Pour des raisons pratiques, on abandonnait la conception d'un retrait symbolique, mais, en revanche, on admettait l'envoi immédiat des commissions d'enquête, et l'Italie consentait à être liée par les chiffres que celles-ci proposeraient. M. Maisky était le seul à formuler encore des réserves. C'est dans ces conditions que le sous-comité envisageait, comme dernier expédient, la possibilité d'une entente générale, à l'exclusion de la Russie.



Devant l'hôpital de Salamanque : l'aviateur américain Harold E. Dahl, condamné à mort par le tribunal militaire de Salamanque et gracié par le général Franco.



Dans Cangas de Onis en ruine.



Fortins de béton armé abandonnés par les mineurs asturiens.

COURRIER DE LA SEMAINE

UNE IDÉE NEUVE

C'est une idée simple; si simple, si logique et. si raisonnable qu'elle n'a vraisemblablement aucune chance d'aboutir. Exposons-la pourtant, par acquit

Dans le cadre d'une civilisation quotidienne dont tous les éléments ont été bouleversés depuis quelques années, nous continuons à respecter des conventions et des « règles du jeu » tout à fait anachroniques. Les formes de la sociabilité, en particulier, souffrent d'un déséquilibre constant, car beaucoup de lois du savoir-vivre que l'on pouvait appliquer avec facilité il y a encore cinquante ans ne peuvent plus être observées en 1937.

Voici, par exemple, un problème de la vie parisienne qui tend à devenir insoluble. Reconnaissons que notre capitale possède un intérêt non seulement moral mais matériel à conserver sa légendaire réputation d'élégance. Les industries de luxe tiennent dans notre pays une place importante. Il faut se garder de les mettre en péril. Certains de nos grands théâtres s'efforcent de défendre cette tradition qui, d'ailleurs, exerce indirectement une influence sérieuse sur les destinées de l'art dramatique ou lyrique. Il est nécessaire de sauvegarder les représentations élégantes et les galas qui donnent à toute l'industrie théâtrale un prestige qui lui est nécessaire.

Il est donc recommandé de s'habiller pour aller au théâtre. Mais pour se trouver installé, en habit, dans son fauteuil ou dans sa loge, à l'heure où les chefs d'orchestre de l'Opéra attaquent l'ouverture de certains chefs-d'œuvre, il faudrait être affranchi de la servitude du labeur moderne. Une classe privilégiée d'oisifs peut encore respecter ces rites ancestraux, mais la plupart de nos contemporains, écrasés de travail, ne peuvent abandonner assez tôt leurs occupations quotidiennes pour opérer un changement de tenue que la mode masculine rend inutilement long et compliqué. Le résultat est qu'une moitié de nos concitoyens renonce à aller au théâtre, tandis que l'autre moitié s'y rend en veston gris et en chemise de couleur.

On nous répète chaque jour qu'il n'y a plus de salles vraiment élégantes, créant l'atmosphère décorative indispensable à un spectacle artistique et déterminant des incidences commerciales et industrielles si importantes et si fécondes. N'oublions jamais, en effet, que le succès d'un drame lyrique enrichit des couturiers, des modistes, des fourreurs, des joailliers, des restaurateurs et des fabricants d'automobiles. Nos compagnes font encore un effort de toilette, mais elles se découragent en constatant que leurs robes du soir ne sont pas mises en valeur parce que leurs voisins de droite ou de gauche arborent des tenues vraiment trop négligées.

Dans ces conditions, que faut-il faire pour concilier les inconciliables? Un club est en voie de formation qui propose une solution du problème, simple et ingénieuse.

Pourquoi, dans une salle de théâtre, les hommes ne prendraient-ils pas l'habitude de se transformer instantanément, en adoptant une technique analogue à celle du domino dans les bals masqués? Pourquoi n'inventerait-on pas une sorte de toge légère, moins solennelle que celle des avocats ou des magistrats, mais masquant complètement le costume quotidien, qu'il ne serait plus nécessaire d'abandonner? Cette robe, ce manteau de cour, cette simarre moderne pourraient être exécutés dans les étoffes les plus légères et les plus somptueuses. En une seconde, un citoyen en veston se transformerait en une sorte de doge ou de sultan. La soie, le velours, les riches couleurs et les broderies pourraient faire leur apparition dans les modes masculines, sans compliquer l'existence de l'homme moderne. La tenue de théâtre aurait la commodité et la simplicité d'une robe de chambre tout en assurant au sexe laid une élégance et une magnificence inattendues. Nos salles de théâtre deviendraient immédiatement éblouissantes, et l'on peut compter sur le génie de nos arbitres de la mode pour donner à ce nouveau vêtement une élé-

gance, un chic et une ligne qui l'imposeraient sans peine.

Ainsi, beaucoup d'hommes d'aujourd'hui qui désertent les soirées de gala à cause des servitudes vestimentaires qu'elles comportent y reviendraient avec plaisir.

Que dites-vous de cet « œuf de Colomb »? Ne trouvez-vous pas que les membres de ce club sont des bienfaiteurs de notre humanité surmenée et que leur idée mériterait d'être étudiée de près, sans préjugés ni parti pris?

LE SEMAINIER.

NOTRE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

« LA FEMME AUX IMAGES »

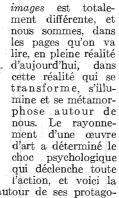
Nous commençons aujourd'hui la publication d'un roman nouveau de l'auteur du Missel d'amour, de Régine Romani, des Amants du lac, de Mademoiselle de Milly, d'Irène, femme inconnue, de la Nuit espagnole, qui ont charmé tant de nos lecteurs, et de ce magnifique Pontcarral, dont la primeur fut réservée à la Revue des Deux Mondes et qui est en ce moment l'un des livres à

la fois le plus exaltés et le plus passionnément discutés.

Pontcarral, pétri en pleine réalité rétrospective, s'inscrit en figure légendaire sur un fond d'époque et de terroir périgourdins.

La Femme aux

images est totalement différente, et nous sommes, dans les pages qu'on va lire, en pleine réalité d'aujourd'hui, dans cette réalité qui se transforme, s'illumine et se métamorphose autour de nous. Le rayonnement d'une œuvre d'art a déterminé le choc psychologique qui déclenche toute



vie moderne qui s'anime autour de ses protagonistes, avec ses ombres et ses lumières et, parfois, ce halo de mystère dont s'embellissent ou se troublent, aux regards d'autrui, nos attitudes les plus directes et les plus simples. L'auteur, nous entraînant à sa suite dans le déroulement de son œuvre, nous dévoile au passage certains de ces bas-fonds que nous côtoyons dans les grandes cités ou sur les rives les plus fortunées, et d'où la pègre étran-gère tente de remonter pour se mêler à la vie française dans ce qu'elle a de plus traditionnellement robuste et bien équilibré. Menace obscure, ici réalisée en un drame pareil à l'un de ces brusques orages qui éclatent dans un ciel bientôt lavé et de nouveau sereinement lumineux.

Marietta Sante.

« la femme aux images ».

Nul n'a mieux exprimé qu'Albéric Cahuet cette poésie latente qui se dégage, sans que nous l'apercevions toujours, de la vie quotidienne; mais dans aucune de ses œuvres il ne l'avait fait rayonner avec autant de bonheur que dans la Femme aux images. Aussi ne saurions-nous trop inviter nos lecteurs à prêter à ces suppléments l'attention qui convient. Il y a là un roman d'une qualité rare. On se doit de le savourer pleinement.

GASTON SORBETS.

AU CENTRE DES MÉTIERS

En attribuant à M. Philippe Petit le rendez-vous de chasse et de pêche exposé au pavillon des Artistes décorateurs, au centre des Métiers, et reproduit dans notre numéro du 16 octobre, nous avons commis une erreur de prénom. Le stand, qui est un des plus intéressants de ce pavillon, est l'œuvre de M. Pierre Petit.

VIGNES DE FRANCE

Une erreur typographique a défiguré dans notre numéro du 2 octobre, dans l'article consacré aux vignes de France, le nom de deux grands vins du Bordelais : le château-yquem et le château-lafite. Sous la photographie représentant le château célèbre du premier de ces crus on pouvait lire, en effet, inexactement, château Eyquem au lieu de château d'Yquem. Quant au château-lafite, précisons pour les amateurs que l'orthographe de cet illustre médoc ne comporte qu'un seul t et non deux.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Autour d'un prix littéraire

Le Grand Prix créé récemment par le conseil municipal de Paris vient d'honorer l'œuvre d'un romancier, M. Roger Martin du Gard, qui, jusqu'à ce jour, n'avait été l'objet d'aucune récompense officielle. S'il ne m'appartient pas de trahir le secret d'une délibération à laquelle j'eus l'honneur de prendre part, je puis assurer du moins qu'elle se développa dans le juste respect des œuvres entre lesquelles hésitaient les voix. Aucune candidature n'avait été posée et ne pouvait être posée. On prononça de grands noms et d'autres noms appelés à devenir grands. Les conditions du prix qui, l'an prochain, doit couronner une œuvre de poète, ou un travail d'histoire, ou un essai critique ou philosophique, sont parfaitement larges et souples. Un auteur jeune, autant qu'un doyen, peut être désigné. La respectable dotation (25.000 francs) rompt la pratique des ridicules aumônes dont on a prétendu faire des hommages littéraires.

Pour la première attribution, tels maîtres, qui eurent leurs avocats fervents, ont paru suffisam ment comblés par leur gloire. Le choix, au second tour, de l'auteur des Thibaut a reçu l'approbation de la cité des lettres. Mais une égale sympathie eût accueilli certains autres noms prononcés dans ce débat. Si l'illustration de plusieurs les mit hors de la discussion et des suffrages, le jury n'en manifesta pas moins son unanimité dans l'admiration des œuvres signées par eux.

Philosophie d'automne

Maurice Maeterlinck poursuit dans un nouveau livre les entretiens auxquels nous avaient conviés ses précédents ouvrages : la Mort, le Grand Secret, la Grande Loi, le Sablier, Avant le grand silence. La discussion, la méditation se proposent en ces jours d'automne où les dernières feuilles tombent, où l'on visite les champs de repos, où l'homme, avec une indéterminable appréhension, s'organise pour vivre dans ce sommeil de la nature qui ressemble à la mort. Dans la saison grise mieux qu'aux beaux jours notre pensée affronte cet inconnu qui fait notre avenir hors des limites humaines. Devant le noir mystère, le débat de l'esprit continue. Pourra-t-il, cette fois, dans l'ombre opaque mettre quelque lueur?

Le livre, paru d'hier, prend ce titre: Devant Dieu. Deux mots qui soulèvent un monde de sentiments et d'idées. Maeterlinck va-t-il répondre à l'attente spirituelle des uns, aux curiosités intellectuelles des autres? Le philosophepoète se garde bien de risquer une détermination impossible. Il envisage simplement, humainement, le problème de nos responsabilités au terme de notre vie. Et son propos, ici comme partout ailleurs dans son œuvre, nous saisit et nous apaise par sa grâce lyrique et sa rayonnante sérénité. Si Maeterlinck était le juge suprême de la vie des hommes, il ne prononcerait aucune condamnation.

« Si j'étais Dieu, à la vue des souffrances physiques répandues dans l'univers, et notamment parmi les animaux et les hommes, je serais saisi d'une telle horreur que j'anéantirais à l'instant toute ma création et moi-même avec elle. »

Parmi les « moi » successifs qui se succèdent en nous, quel serait, à l'heure du jugement, le moi condamnable?

« S'il y a un Dieu et s'il nous reste une forme, sous quelle apparence nous trouverons-nous devant lui? » Serons-nous le vieillard qu'aura touché la mort? Mais, dit Maeterlinck, un vieillard n'est que la fin d'une existence et ne peut représenter l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr qu'il n'approuve plus: « Cinquante ou soixante années dont les actes et les pensées se contredisent ne peuvent faire un homme total, dont toutes les parties sont uniformément responsables... »

Le philosophe observe que ce sont surtout les vaines images de notre imagination qui nous séparent de Dieu:

« En cherchant Dieu, je le crée ; et en le créant je deviens ce qu'il est. » On pourrait dire aussi, comme Voltaire, que « si Dieu a créé l'homme à son image l'homme le lui a bien rendu ».

Par l'une de ces contradictions qu'il souhaite voir apparaître dans les débats des philosophes, cet explorateur obstiné de l'inconnu montre la